1re année. N° 6. 15 Février 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

Un an**..... Vingt-quatre francs**

Six mois**. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Février 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n06bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 6. 15 Février 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

Pour vivifier l'enseignement technique.
Le service des rois de Portugal.
Le Musée de Lille et la guerre.
Les disparus : M. Simyan.
Le patron des collectionneurs.
La médaille interalliée.
Images électorales.
Des corsets pour la Cathédrale blessée.
Un livre sur Bonnard.
La curiosité...
Les Ventes futures.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Pour vivifier l'enseignement technique

C'est un des dogmes admis chez nous que la supériorité du goût français : l'éclat du Passé nous éblouit encore. Il n'est pas un admirateur de la morne peinture officielle qui n'aille proclamant la prééminence de « notre génie ». Ne s'aperçoit-on pas qu'à l'exception de quelques isolés, praticiens savants en même temps qu'artistes inventifs, nos hommes de métier manquent justement de ce goût dont nous nous décernons complaisamment le privilège?

L'art ne consiste point à plaquer un ornement sur un objet : c'est la forme même qui doit être élégante et logique. La décoration, disait avec force Viollet-le-Duc, n'est pas un vêtement qui drape un corps, mais la chair qui couvre l'ossature. La matière a ses lois : les arts industriels les ignorent.

⁂

Ils les méconnaissent parce que l'enseignement technique est déchu. Les écoles professionnelles n'ont plus de maîtres qui soient gens d'expérience : ce sont des théoriciens étrangers aux conditions réelles de la production. Les ateliers qu'ont créés certaines organisations patronales et ouvrières ne sont guère plus efficaces, parce que les artisans qualifiés ne veulent plus former d'apprentis, parce que le développement de l'outillage mécanique réduit l'homme aux fonctions

subalternes de manœuvre, et parce qu'en même temps qu'elle résulte d'une crise professionnelle, la décadence technique est fonction d'un trouble social extrêmement complexe.

*

Nous avons beaucoup d'artistes. Nous n'avons plus d'artisans. De là la négligence incroyable du métier, le mensonge des solutions éludées, l'insuffisance des œuvres effrontément proposées à notre admiration. Car chacun s'attribue modestement du génie.

Un peu de talent ferait mieux notre affaire. Les décorateurs, les huchiers, se contentent d'une tache « amusante », oubliant que nous aimons, dans notre simplicité, nous asseoir dans un fauteuil commode et non sur une tache inédite. Les pires erreurs de jugement trouvent des apologistes. Le jugement n'est-il plus l'élément essentiel du goût?

*

Il est urgent de corriger le vice de la production moderne. Il faut réformer au plus tôt les méthodes d'enseignement technique.

Déjà, bien des enquêtes ont été conduites, bien des projets ont été dressés. L'on engage les fédérations syndicales à rénover, en s'adaptant aux besoins présents, le régime aboli des jurandes. Or, les syndicats n'y sont point disposés et les jurandes, quoi qu'en disent leurs avocats, furent le plus tyrannique et le plus aveugle des systèmes politiques.

L'on demande aux industriels qu'ils forment des apprentis, leur imposant de nouvelles et lourdes charges qui grèveraient les exploitations. Mais tous ces projets, fussent-ils plus riches encore de promesses, ne sont que des projets. Et nous possédons en nos écoles professionnelles une organisation réelle, directement utilisable.

Elles n'ont produit, il est vrai, qu'un rendement médiocre : c'est qu'elles sont mal dirigées; l'institution n'est pas défectueuse en soi. C'est aux Ecoles qu'il faut recourir, — en les vivifiant : le péril est si pressant que le remède immédiatement applicable est le meilleur.

*

Le Sous-Secrétaire d'Etat de l'enseignement technique nouvellement créé, l'honorable M. Coupat, qui n'est pas un orateur mais

un praticien, qui connaît mieux que personne l'organisation du travail en France, peut, sûr du concours de tous les hommes avertis, réaliser la réforme dont ce pays a besoin. Car les traditions sont périmées. On s'ingénierait en vain à ranimer ces choses mortes.

Une discipline rationnelle, fondée sur l'emploi judicieux et l'étude des propriétés de la matière ; un enseignement fourni dans les conditions d'économie et de célérité qui dominent l'industrie ; un système positif comportant l'obligation conjureraient peut-être l'avilissement total de nos métiers de luxe.

Le relèvement de la valeur professionnelle de l'artisan justifierait d'abord ses exigences. Puis il aurait une conséquence plus importante et d'un ordre plus haut : en obligeant les inventeurs de modèles à prévoir les modalités de leur exécution, il provoquerait l'éclosion d'un art décoratif moderne dont les programmes sont heureux, mais trop souvent privés d'effet.

GUILLAUME JANNEAU.

Le service des rois de Portugal

Verrons-nous, au Pavillon de Marsan, l'admirable service des rois de Portugal, l'un des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie française du dix-huitième siècle? La chose est probable, et maint amateur s'en réjouit par avance.

Il est considérable. Il occupera, seul, toutes les vitrines qui seraient installées dans la galerie des expositions du musée. A défaut du service du tzar, disparu, celui des rois de Portugal demeure la seule collection importante que l'on sache Il est signé François Thomas Germain, l'un des maîtres qu'ait fournis cette noble dynastie des Germain et dont le plus grand est Thomas. Sans doute le service porte-t-il aussi quelques poinçons des collaborateurs de François Thomas, et leur identification aiguise déjà la curiosité des historiens.

C'est à l'intelligente initiative de M. Metman que nous devrons cette exposition. Un groupe d'artistes portugais vint récemment lui demander la concession du Pavillon de Marsan pour y révéler la jeune école nationale. La conjoncture était favorable. M. Metman la saisit. Nous nous en féliciterons.

Le Musée de Lille et la guerre

Cinq ans durant, le sort du musée de Lille provoqua chez nous de cruelles alarmes. Les renseignements émanant des évadés et des rapatriés civils étaient peu précis, parfois contradictoires. L'on pouvait craindre que les bombardements essuyés par la ville, au début de la bataille, n'eussent atteint ses collections et qu'elles n'eussent été pillées. Toutes les inquiétudes étaient permises.

Frans Hals. — La Sorcièr de Haarlem. (Musée de Lille. Acquis en 1872.)

La prise de Lille, qui concluait la victorieuse offensive de 1918, ne les apaisa pas. L'on apprit, en pénétrant dans la ville, l'évacuation du musée sur Valenciennes. La même surprise nous attendait quand Valenciennes, à son tour, fut reconquise. Les dépouilles de nos musées du Nord qu'y avaient réunies les Allemands, venaient d'être expédiées à Bruxelles, « étape vers l'Allemagne ».

En effet, par un télégramme officiel, le gouvernement belge confirma bientôt l'indication. Nous avons narré l'extraordinaire voyage de nos musées et dit comment ils tombèrent, au cours de leur exode, dans le « sac » que la Belgique ouvrit pour eux.

LES RESPONSABILITÉS ALLEMANDES

Il fallait les récupérer, et d'abord les identifier. A cet effet les délégués français convoquèrent à Bruxelles ceux du *Reich* allemand, qui s'avouèrent incapables de fournir aucun inventaire du dépôt abandonné par eux entre les mains des autorités belges. Ils déclarèrent faire confiance aux fonctionnaires français pour les dommages et les disparitions qui seraient constatés.

L'un d'eux, toutefois, le *doktor* Burg, individu suspect que l'Allemagne employait, tint à dégager solennellement la responsabilité de

son gouvernement. « L'Allemagne, déclara-t-il, avait fait tout son devoir en s'efforçant d'épargner au patrimoine d'art français les risques de la guerre. »

Le mensonge était effronté, mais résumait la thèse que l'envahisseur a toujours soutenue. C'était un acte de sa propagande que la constitution à Valenciennes d'un musée des exactions commises. C'en était un autre que les expositions d'art allemand organisées au musée de Bruxelles, comme celle des projets de nécropoles militaires où, le dimanche, avec un tact ingénieux, les soldats impériaux étaient conviés.

Mais les cryptes du musée de Lille, notamment, étaient assez robustes pour résister aux projectiles. Si l'Allemagne n'avait eu d'autre dessein, à l'endroit de nos musées, que d'en garantir la sécurité, elle eût fait renforcer les voûtes qui les protégeaient. Elle ne les eût point délibérément exposés aux multiples dangers qui résultent, pour un tableau, des conditions défectueuses de son installation.

Goya. — Les Jeunes.
(Musée de Lille. Acheté en 1874.)

Goya. — Les Vieilles.
(Musée de Lille. Donné en 1874.)

LES ALLEMANDS A LILLE

De cruelles alternatives de confiance et d'angoisse avaient, au début de la guerre, agité Lille. Une première menace allemande s'étant dessinée, du 16 au 22 août 1914, le musée, sur l'ordre de M. Trépont, préfet du Nord, avait été mis à l'abri dans ses caves; puis, du 4 au 18 septembre, on l'avait réinstallé.

Le 4 octobre, nouvelle alerte; l'Allemand revient. M. Trépont prescrit le sauvetage des collections. Le conservateur, M. Théodore, s'y emploie de son mieux, secondé par ses collaborateurs, MM. Rigaud père et fils, et les gardiens. Le temps pressait. Un train blindé bombardait Lille; le 10 octobre, l'artillerie mobile prend position. Le 12, à 17 heures, le son funèbre des trompes allemandes retentit dans la ville close et muette : l'ennemi faisait son entrée.

AU MUSÉE DE LILLE

Soixante-dix projectiles avaient atteint le palais des Beaux-Arts et non point « l'obus égaré » qu'avouait la *Gazette de Francfort* du 4 avril 1915. Le cabinet du conservateur était écrasé, les toitures arrachées, les lanterneaux d'éclairage crevés, les doubles plafonds troués en maints endroits. Des incendies partiels et le feu des explosions avaient détruit les rares toiles, d'ailleurs médiocres, qu'on n'avait pu descendre dans les caves.

Mais l'étage inférieur n'avait pas souffert : quelques vitrines y restaient exposées. Le 17 octobre, deux officiers de gendarmerie saxonne se présentent, brisent une des vitres à coups de pommeau de sabre et s'emparent de quelques miniatures. Un gardien accourt. Les visiteurs exhibent un revolver. « Sous condition de vie, vous comprenez, Monsieur!... » Ainsi procédaient les Allemands quand ils étaient vainqueurs.

Paul Véronèse. — Plafond du Palais Barbarigo. (Musée de Lille.)

LE PIAZZETTA ET LES RAPHAEL

Ce n'était là qu'un prélude. Les exactions officielles allaient commencer. Le 3 novembre, s'annonce le baron de Stolzingen, gouverneur de province, qu'escortait le chef de police Kleeberg. Le baron venait réclamer la célèbre *Assomption* du Piazzetta qui, déclara-t-il

faussement, « appartenait à la chapelle de l'Ordre teutonique de Francfort ».

Le conservateur du musée qui sut, dans ces circonstances difficiles, défendre avec honneur et son dépôt et nos droits authentiques, déclina formellement l'invitation. M. de Stolzingen paraissait assez fâché de sa mission et se retira. Mais un mois après le docteur Clemen, chef du corps des experts militaires, des *Kunstoffiziere*, arrivait en personne.

Paul Véronèse. — Plafond du Palais Barbarigo. (Musée de Lille.)

Malgré son grand âge, il portait l'uniforme de *leutnant* et s'était fait accompagner d'un bandit avéré, le lieutenant Schwerin, que suivaient six hommes de troupe. Formulées de cette manière, les exigences allemandes ne pouvaient être repoussées. Les six hommes s'emparent du Piazzetta et, marchant toutes armes au clair, le déposent dans un fourgon.

Non content de cette victoire, le docteur Clemen réclame, au nom d'un docteur Fischel, le prêt de trois dessins de Raphaël appartenant à l'admirable collection Wicar. Nouveau refus de M. Théodore. Le professeur insiste par une lettre d'une rare impudence :

Pierre Prud'hon. — Le Rêve du Bonheur. (Esquisse donnée en 1872. Musée de Lille.)

« La situation politique actuelle, écrit-il, ne doit pas troubler de pareilles ententes pacifiques. Peut-être est-il de l'intérêt de votre musée de vous montrer vis-à-vis de l'autorité allemande accommodant et complaisant en cette occasion. Je crois

que le cas pourrait se présenter où vous auriez à faire appel à une marque particulière d'esprit de conciliation... »

LA RÉOUVERTURE DU MUSÉE

Tandis que se poursuivaient ces étranges négociations, le conservateur du musée, soucieux de ses devoirs, hâtait la réfection du Palais des Beaux-Arts. On bouche les lézardes des murs, on pose une couverture, on déblaie les salles encombrées de plâtras, et surtout, à l'aide d'une chaudière installée, on assèche les caves.

Corot. — Effet du matin.
(Musée de Lille. Acheté en 1869.)

Alors, le 15 juin 1915, les Allemands enjoignent aux autorités françaises de réinstaller les collections, à l'usage des soldats du Kaiser. Sur le refus opposé à cette prétention, la police ennemie vient forcer les portes du musée. Les Français délibèrent. Fallait-il laisser les troupiers manipuler des chefs-d'œuvre uniques? M. Théodore n'osa prendre cette nouvelle responsabilité. Il opéra lui-même un nouvel aménagement, plaçant aux cimaises des toiles médiocres, et maintenant dans leurs abris les œuvres des maîtres.

LES ALLEMANDS TRANSFÈRENT LE MUSÉE

Ces premiers coups d'autorité étaient bénins au regard du traitement que l'ennemi réservait au musée de Lille. Les Allemands avaient résolu de former à Valenciennes ce dépôt dont l'évacuation finale pensa tourner au désastre. Le 28 février 1917 l'un des adjoints du professeur Clemen, le docteur Demmler, vint notifier à la municipalité lilloise la décision de son gouvernement. Ce fut, dans la malheureuse ville, une profonde émotion. Le conseil, à l'unanimité, émit une énergique protestation.

Corot. — Fête antique.
(Don du maître. 1869. Musée de Lille.)

Les Allemands n'en ont cure : ils commencent incontinent l'exécution de leur programme. C'est le 9 mai 1917 que fut consommé le premier enlèvement : il comprenait quinze cents dessins, dont ceux de Raphaël, c'est-à-dire la presque totalité du musée Wicar, et dix-huit tableaux, dont le *Saint Antoine* de Teniers et le célèbre triptyque de Gérard David, acquis en 1890, la *Vierge aux Anges.*

LA CHARRETTE DES CONDAMNÉS

Désormais, l'œuvre coupable s'accomplira avec cette inflexible et mécanique méthode qu'aiment les Allemands. Le 6 juin, quatre-vingt-dix tableaux sont envoyés à Valenciennes. C'étaient, notamment, le *Calvaire* de Rogier de la Pasture; le *Bain de sang* de Jehan Bellegambe, triptyque fameux que commanda Charles Cogin, dix-huitième abbé d'Anchin; la *Première pipe* de Pieter de Codde.

Le 18 juin, cinquante-six tableaux disparaissent, parmi lesquels figurent le *Saint Etienne* du Tintoret, et le *Mont des oliviers* du Greco, don précieux fait au musée de Lille en 1879, et les quatre plafonds du Véronèse, que le maître avait peints pour le palais Barbarigo.

Le 25 juin, nouveau rapt de cinquante-six tableaux; le 2 juillet, soixante-

Corot. — Le Fort Saint-Ange
(Légué au Musée de Lille en 1882.)

Maître inconnu, XV^e siècle.
Céphale et Procris. (Musée de Lille)

quinze toiles quittent le musée; le 9 juillet soixante-huit tableaux les suivent, dont les Rubens et le Constable.

La grasse *Vénus* de Van der Helst s'en ira le 25 juillet avec la *Vierge* de Botticelli et la *Venise* du Canaletto.

Le 10 août, ce seront la tragique *Médée* de Delacroix, le *Napoléon I^er* de David, l'*Abondance* de Rubens et les tapisseries.

En septembre, c'est l'école française, avec ses Chardin, ses Fragonard, ses Greuze, que les camions militaires, véritables charrettes des condamnés, conduiront à Valenciennes.

LE BARON VON ADELN

L'exécution des desseins allemands n'allait pas sans difficultés. Le départ du moindre bibelot provoquait un nouveau conflit, de nouvelles protestations écrites de M. Théodore, de nouveaux ordres du docteur Demmler. Celui-ci, las du « mauvais caractère » du conservateur, quitta Lille, laissant au baron von Adeln le soin de réprimer l'indocilité française.

Le baron von Adeln s'était fait apprécier en Belgique. Il prétendait avoir découvert la cachette où le chapitre de Saint Bavon de Gand avait dissimulé les célèbres panneaux de l'*Agneau mystique*, chef-d'œuvre des Van Eyck. Sabreur brutal et grossier, c'était un homme de main plutôt qu'un érudit.

Il trouva dans M. Théodore une irréductible opposition. Le savant lillois se refusait nettement à lui parler. S'il fallait échanger par force quelques phrases, c'était par le truchement d'un gardien qui transmettait questions et réponses, bien que von Adeln parlât français. Celui-ci ne décolérait pas. Il se vengeait en exprimant sur les récépissés qu'il délivrait à M. Théodore, des opinions désobligeantes à l'endroit des méthodes françaises de conservation.

LES DERNIERS VOLS

Il n'est guère que la fameuse *tête de cire* que les Allemands laissèrent à Lille. Ils balancèrent longtemps à s'en emparer. Traduisant leur mot *Jungfrau* par la fille : « Prendrons-nous la fille? » interrogeait von Adeln. « Laissons la fille », répondait le docteur Demmler. Ces dialogues mettaient Lille en joie.

Puis, à son tour, von Adeln s'en alla, remplacé par le falot *leutnant* von Feulner, puis par Burg lui-même, hostile, âpre, provocateur.

Fragonard. — L'Adoration des Bergers. (Acheté en 1859. Musée de Lille.)

Mais la situation militaire se modifie soudain. Les coups frappés par Foch ébranlent le front allemand. Le 11 septembre, Burg annonce à M. Théodore l'évacuation prochaine de la ville. En effet, le 4 octobre, un camion vient charger quatre cent soixante objets d'art dont l'inventaire, établi en hâte, est signé, faute de temps, sur la minute même.

Fr Boucher. — La Peinture, esquisse (Musée de Lille. Donné en 1836.)

Les heures, il est vrai, étaient pleines d'action. Le 17 octobre, Lille était délivrée.

Mais les collections n'étaient pas hors de danger. Le 23 octobre, elles quittaient Valenciennes, empilées dans des péniches, pour gagner Bruxelles au fort des émeutes bolchevistes : elles ont échappé à tous les périls,

Chardin. — Femme agée.
(Acheté en 1867. Musée de Lille.)

au pillage et à la destruction. Elles sont rentrées au musée qui les abritait. Une tapisserie seule, où le *Déluge* était tissé, n'a pas été retrouvée. Mais des sculptures ont été cruellement endommagées; des céramiques précieuses ne sont plus que tessons informes.

Combien de mois s'écouleront encore avant que, dans le Palais restauré, l'on puisse installer, sous des vitrines spéciales, ces chefs-d'œuvre, mutilés de guerre?

GUILLAUME JANNEAU.

La plupart des clichés qui ont servi à l'illustration de l'article que l'on vient de lire, ont été exécutés pendant l'occupation allemande, par les agents du Docteur Burg.

Le théâtre nippon

Le Japon assiste à la résurrection du théâtre ancien national, appelé Théâtre No. Le peuple lui-même réclame les drames âgés de plus de 300 ans. Tokio a maintenant deux théâtres No. Onishi Ryotaro en est le plus illustre acteur, avec Umewaka Rokuro et Mansaburo, trois noms à retenir. A Kyoto, Nagoya, Osaka, d'autres scènes No prospèrent. Les acteurs sont défrayés de tout, et même logés dans le théâtre : ils n'ont à s'occuper que de cultiver leur talent. On s'applique avec le soin le plus rigoureux à reconstituer les décors à fonds d'arbres, et les riches costumes des comédiens du temps passé. De même donne-t-on, à chaque artiste, des masques qui sont de véritables œuvres d'art, copiés d'admirables masques de théâtres utilisés au XVI[e] siècle. Le *plateau*, flanqué de quatre piliers, est extrêmement simple : on y accède par une passerelle légère.

Les disparus

M. SIMYAN

Une disparition? Plutôt une éclipse. M. Simyan semblait être le rapporteur obligatoire du budget des Beaux-Arts. A la Chambre, son activité s'était attachée à l'examen des crédits sollicités par le gouvernement. Il les étudiait d'un œil sévère, dénué d'indulgence. Ses rapports, dont la tenue littéraire était d'ailleurs remarquable, marquaient un goût de l'esprit moderne qui expliquait l'ardeur avec laquelle il combattait la plupart des propositions administratives.

M. Simyan n'a jamais dirigé les services des Beaux-Arts. Homme d'idées, il n'a pu constater par lui-même les difficultés des réalisations. L'on dit qu'il n'eût pas dédaigné de l'éprouver. Parlementaire déjà ancien, il n'exerça cependant d'autre charge au gouvernement que celle de sous-secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes où ses méthodes énergiques ne furent pas appréciées du personnel.

⁂

M. Simyan avait favorisé le vote de la juste loi qui munit les artistes du droit de suite sur les ventes successives de leurs œuvres. Il s'était déclaré contre le programme qui tendait à faire, des manufactures nationales, des établissements autonomes. Membre de toutes les hautes commissions, Conseil supérieur des musées, commission des Monuments historiques, Conseil supérieur des Beaux-Arts, il cherchait à stimuler les initiatives, à combattre l'esprit de routine, et son action vigoureuse n'était point inefficace.

Il conservera diverses fonctions. Hors du Parlement, il présidera la Commission d'études de l'exposition des Arts décoratifs modernes de 1923. Il continuera à soutenir de toute son énergie les causes qu'il croit justes, et qu'il fera triompher.

⁂

M. Simyan aime d'ailleurs — et c'est une marque de sa prudence — à s'entourer de renseignements puisés hors de l'administration. Ses vues réformatrices lui ont parfois été suggérées par les plus audacieux de nos confrères. Mais sous d'heureuses influences, l'administration des Beaux-Arts a dépouillé l'aimable scepticisme d'antan. Elle s'efforce de s'associer aux programmes modernes. Aussi les rapporteurs du budget, pour maintenir leur prestige, doivent-ils enfler la voix et outrer le geste. Ce n'est là qu'une forme oratoire. Dégonflés comme il convient, les rapports du budget contiennent souvent de judicieuses opinions.

Le patron des collectionneurs

Ste Barbe protège les canonniers, le moine Lazare les peintres, toute corporation sait à qui recourir, mais bien des collectionneurs ignorent qu'ils ont un patron, S. Silvain.

C'était un financier opulent et dissolu qui, lors de l'entrée du Christ à Jéricho, grimpa dans un sycomore pour le mieux voir, le reçut en sa maison, fut touché de la grâce et rendit gorge, il s'appelait alors Zachée (Evangile selon S. Luc, XIX, I-10). Plus tard, il fut évêque de Césarée, suivit S. Pierre, catéchisa la Campagne romaine. Nous le retrouvons dans les Gaules, sous le nom d'*Amateur*, convertissant le Quercy et fondant Roc-Amadour, tandis que sa femme, Véronique, celle même qui prit l'empreinte de la face divine, fondait l'église de Soulac. Il vint enfin christianiser la Touraine, sous le nom définitif de Silvain. Ses merveilles ne se comptent pas. En voici une, sujet à mettre en peinture : Répudiant les dieux, une adolescente, Rodène, avait quitté sa famille pour suivre l'apôtre. Avec un gros de cavaliers, son amant, Corusculus, se lance à ses trousses. Il l'atteignait. Alors elle déchire de ses ongles son visage, abîmant des charmes qui la rendaient convoitable par d'autres que Jésus. La troupe dépitée rétrograde en blasphémant; mais les jambes des chevaux s'enlizent, les cavaliers se paralysent : miracle, — et ces païens rampent sur les genoux vers S. Silvain, qui les baptise.

Ne pas le confondre avec Silas ou Silvain fouetté à Philippes, ni avec l'évêque de Gaza condamné aux mines de Phéno, ni avec l'évêque d'Emèse exposé aux bêtes farouches, ni avec d'autres confesseurs ou martyrs dont le nom — toujours Silvain — est écrit au livre de vie.

Ses historiographes sont le jésuite Possoz, l'abbé Duroisel, l'abbé Naudet. Sa fête se célèbre le 22 septembre. Ses reliques sont à La Celle-Bruères dans une tombe aux sculptures mutilées. Sa statue est à Noyers-sur-Cher, qui possédait une vertèbre ou une phalange du saint, mais l'a perdue. Nul doute que les collectionneurs n'affluent dans cette localité-ci au pèlerinage annuel (le dimanche et le lundi après l'Ascension, c'est-à-dire, pour 1920 les 16 et 17 mai et, pour 1921, les 8 et 9 mai). On s'y guérit de force maux, spécialement d'une sorte d'érysipèle. Et pourquoi n'y obtiendrait-on pas la guérison des tableaux prudents qui, pendant la guerre, ont champignonné dans des lieux humides?

La médaille interalliée

« C'est avec ces hochets là, qu'on gouverne le monde », disait Napoléon Ier, parlant des croix d'honneur. Les gouvernements interalliés avaient, en effet, convenu qu'une décoration, dont le ruban — l'arc-en-ciel — leur serait commun, mais dont la médaille serait propre à chaque nation, commémorerait la présence aux armées de ceux qui firent la guerre.

La première médaille est frappée : c'est la grecque. Nous n'y mettons aucune ironie. Elle est l'œuvre du savant graveur Henry Nocq. Le programme général, exigeant une « Victoire ailée debout », c'est le motif qu'interprète en effet M. Nocq à l'avers, ou mieux, pour parler la langue des numismates, au *droit* de la médaille.

La médaille grecque de la guerre.

Au revers, inscrit dans la légende et dominant l'exergue, est figuré un cartouche quadrangulaire où son gravés les noms des nations alliées, et que surmonte, agenouillé, l'Hercule enfant étouffant les serpents, symbole de l'alliance au temps des guerres du Péloponèse. Ingénieuse idée, qui toucha M. Venizelos quand, au cours de son récent voyage à Paris, il alla voir la médaille hellénique dans l'atelier d'Henry Nocq.

Pour ennoblir le film

M. Pompeo Molmenti, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts en Italie, se propose de réformer la censure cinématographique, en y introduisant des écrivains et des artistes, des membres du Conseil supérieur des Beaux-Arts, de l'Association artistique internationale, etc. Il n'est pas seulement question de l'*honnêteté* du cinéma, mais de sa *beauté*. Il importe de le faire accéder à la dignité de l'art.

Images électorales

A peine sortons-nous des élections sénatoriales : nous pouvons encore, en restant dans l'actualité, signaler une curieuse collaboration de l'art et de la politique, en Italie, lors des récentes élections législatives.

Iconographie électorale, à l'usage des votants analphabétiques, une multitude de symboles décora et désigna les listes sur les murs des cités péninsulaires. Qui ne savait lire, savait, au moins, regarder des images : et l'on votait pour les candidats de l'*étoile*, de la *gerbe de blé*, des *trois cercles enlacés* ou de la *Madonnita del Grappa*.

Le lecteur du *Bulletin de la Vie artistique* daignera peut-être s'intéresser un instant au détail de ces demi-écus, qui distinguèrent les partis, de Turin à Palerme. Le parti socialiste officiel, dans ses cinquante circonscriptions, entoura d'une mince couronne le marteau et la faucille derrière lesquels flamboyait le soleil de l'avenir. Le parti populaire italien adopta le bouclier à la croix blanche et le mot : Liberté; l'alliance réformiste et républicaine, à Turin, le faisceau et la hache des licteurs, présentés horizontalement; le parti économique, deux mains s'étreignant; le parti libéral giolitien, la charrue; le « bloc de la Victoire », le drapeau italien.

A Cunes, la liste d'opposition choisit la houe, la bêche et le drapeau national flottant au vent; les catholiques de Novare, l'étoile; et les libéraux-démocrates, la gerbe aux épis lourds; le bloc démocratique, à Crémone, une charrue moderne, dernier modèle d'exposition agricole; le bloc radical libéral, à Mantoue, un gros épi; les « combattants », à

Milan, le faisceau lictorial debout; le parti du travail, à Gênes, trois cercles enlacés; les démocrates-libéraux, une frégate chargée de voiles; l'union libérale, l'ancre et la pioche; l'« isolé » Pietro Rembado, la grappe de raisin dans un cercle de pampres. A Venise, ce fut le lion de Saint Marc (libéraux) ; à Vérone, une échelle (socialistes) ; à Vicence, une grappe de raisin et deux feuilles au naturel (parti populaire) ; l'étoile à facettes et l'épi (combattants) ; à Udine, l'astre irradiant dans un cercle (socialistes officiels) ; à Ferrare, une étoile encore avec la devise : *Intempestate securitas* (même liste) ; à Parme, à Modène, le casque du « poilu » italien couronné de blé (anciens soldats), et à Plaisance, le fer de lance avec la plume d'oie contre un soleil rayonnant (démocrates).

La fleur de lys à Florence (libéraux d'opposition) menait campagne contre *Pace a lavoro*, deux ouvriers se serrant la main sur un fond de lauriers (indépendants florentins). La vieille galère pisane désignait les démocrates-libéraux à Pise : elle luttait contre l'arbre et la charrue. Rome pouvait opter entre le casque et les outils de tranchées des « combattenti », l'aigle de l'alliance nationale et le cercle étoilé *Italia*, du groupe ministériel. Le coq chantait à Naples pour effrayer le cheval cabré de la liste démocrate. La liste Carlo Cucca se ralliait au signe du Vésuve fumant, d'autres se synthétisaient en l'ancre enchaînée, le poilu casqué, l'horloge marquant midi, la locomotive et la silhouette de Masaniello. L'écu de Savoie, entre deux étoiles, à Avellino, signifiait bloc libéral; Caserta égrenait, pour les démocrates, le fruit

doré de ses vignes. A Catanzaro, les combattants calabrais joignaient le fusil à la pelle et au casque. Les libéraux de Cosenza se reconnaissaient devant une déesse ailée, les républicains de Bari devant une tour, les libéraux de Foggia devant saint Georges terrassant le dragon. A Lecce, une barque à voile portait la destinée du groupe ministériel ; une montre marquant midi vingt disait l'heure socialiste, une balance pesait les chances des combattants.

Curieusement, à Palerme, le solitaire Virgilio Nasi se rappelait au souvenir de ses partisans par une châtaigne entr'ouverte, et les « Populaires » par une tête de Mercure ailée, accolée de trois jambes. Des échelles encore à Catane et à Messine, et des drapeaux et des pioches, et des épis et des lions, et des cloches, dans toute la Sicile...

Et, pour voter, l'électeur introduisait dans l'urne une de ces images parlantes, qui, au lieu et place de listes, étaient distribuées à la porte des maisons municipales.

Des corsets pour la Cathédrale blessée

L'on ne se propose point de cuirasser de corsets la cathédrale de Reims. La fantaisie légendaire des restaurateurs ne s'en est pas encore avisée.

L'on désire seulement vendre des corsets au bénéfice du douloureux monument. C'est une dame, couturière de son état, qui en a eu l'originale idée. Elle vient d'offrir au gouvernement de patronner son industrie, réservant sur ses bénéfices une petite somme, qui serait affectée à la restauration de la cathédrale. Ainsi, juge l'ingénieuse personne, chacun y trouverait son compte.

Mais l'Administration, si modernisée qu'elle soit, est encore un peu timorée. Elle n'a pas admis le principe de cette association. La cathédrale de Reims n'en sera pas moins restaurée.

Un livre sur Bonnard

Il émane des Editions des « Cahiers d'aujourd'hui », publiées par George Besson chez Crès, et reproduit 20 dessins et 39 peintures, dont la plus ancienne est de 1891. Son texte est de Léon Werth. En voici le ton :

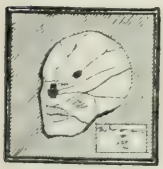
« ...Bonnard ne peut se classer parmi ceux qui font du maniement de la couleur comme on fait du maniement d'armes. Ni parmi ceux dont la fantaisie n'est qu'une fantaisie de la couleur ou du dessin. La peinture de Bonnard ne serait pas ce qu'elle est sans le mystère de sa tendresse et de son ironie.

« ...Le regard que Bonnard porte sur le monde est semblable à celui dont nous suivons les mouvements d'un jeune animal ou d'un petit enfant... L'enfant n'est pas ossifié. Bonnard travaille sur un monde qui n'est pas ossifié. C'est la plus bête illusion des artistes qui ont besoin de certitudes de notaires que de croire qu'on atteint le squelette du monde. Et l'atteindrait-on, qu'on ne saisirait que du néant... Bonnard est bien loin de ce faux grand art du définitif, qui n'est que calligraphie et où les formes en leur fixité sont aussi vaines, aussi décevantes que les mouvements dissociés par la photographie instantanée. Il se résigne au monde des apparences. Il les suit. Il est à son aise au milieu d'elles... Nous sommes habitués à des interprètes du monde extérieur qui soulignent davantage et déclament davantage...

« ... Bonnard peint-il le monde? Je crois plutôt qu'il assiste à la naissance du monde, à la naissance soudaine et miraculeuse des objets et des personnages. Devant lui, l'univers est nouveau-né... »

Symbole...

Nous recevons d'Allemagne un dessin qui a bien son intérêt : le voici. Il est déjà un peu ancien (1916), mais ne serait-il pas fâcheux de le laisser ignorer. C'est un crâne. La ligne grasse définit l'exact contour de ce que l'on qualifiait alors le Saillant d'Ypres. Et la ville d'Ypres, c'est la cavité nasale. La machoire figure, sans doute, des marécages. Un macabre artiste (?) a cru à propos d'arrondir une boîte cranienne derrière ce graphique. C'est d'un goût tout relatif, mais, si le crayon d'Outre-Rhin a voulu, à l'époque, fixer une prophétie, il ne s'est pas trompé.



La curiosité...

LA VENTE CARRIÈRE

Elle fut brillante — et notable. La France y était seule représentée. Nos musées, des amateurs, ont seuls soutenu les enchères que proposaient Mes Desvouges et Henri Baudoin.

La vente de l'atelier de Carrière a produit une grosse somme : au total, 632.590 francs. La plus forte enchère, 105.867 francs — avec les frais — fut atteinte par la belle *Maternité* qu'ont acquise MM. Bernheim-Jeune et dont nous donnons la reproduction.

Une belle étude décorative, — une femme nue couchée — composée pour un écoinçon de l'Hôtel-de-Ville, et trois beaux dessins entrent au Luxembourg. Aux applaudissements unanimes, M. Haug, conservateur du musée de Strasbourg, a acheté quatre études du maître, dont la *Fillette à la poupée*, la *Pieta*, et l'émouvante *Méditation* que nos lecteurs retrouveront ici.

*

Autre point à fixer, pour les historiens de l'art français. La belle épreuve du *Portrait de Verlaine*, a obtenu le haut prix de 2.850 francs. Carrière en avait fait deux essais qui ne le satisfirent pas : son imprimeur, M. Marty, l'engagea à en tirer une épreuve commune en un seul ton — ce qui n'avait jamais été fait Quelques épreuves furent exécutées. Carrière choisit la plus belle : c'est celle qu'un amateur vient d'acquérir.

Les Ventes futures

LA VENTE DU SALON D'AUTOMNE

Complétons les informations du dernier *Bulletin :* relatives à la vente du 21 février chez Manzi-Joyant.

La Société du Salon d'Automne a reçu les nouveaux dons suivants : des *Fleurs* de J.-E. Blanche; un *Paysage* signé Lebourg, don de M. Georges Petit; une *Liseuse* de Guillaumin, don de M. M. Kapferer; un *Bord de rivière*, de Lebourg, don de M. Emile Bernheim; une *Ile Saint-Martin* de G. Loiseau, don de M. Durand-Ruel; une *Femme couchée* de Laprade, don de M. H. Kapferer; un dessin de Rodin, don de M. Schoeller; deux aquarelles de Théo van Rysselberghe, dons de M. Jacques Rouché; une *Femme se coiffant* de Vuillard, don de M. Th. Duret; une *Notre-Dame de Paris* de Wilder, don de l'auteur; un *Portrait de M. Frantz Jourdain* d'Ouvré.

Quelques bronzes figurent parmi les dons : citons deux *Marcassins* de Bugatti, don de M. A.-A. Hébrard; un *Buste* de Pimienta; et la fameuse *Défense* de Rodin, dont nous publions la reproduction.

Ces œuvres, rappelons-le, seront exposées du 15 au 21 février dans les galeries de la rue de la Ville-l'Evêque.

Ici...

UNE MANIFESTATION SYMPATHIQUE

— Les Amis d'Octave Mirbeau se réunissent le 16 février, jour de sa naissance et de sa mort, autour de sa tombe au cimetière de Passy, place du Trocadéro, à trois heures, en présence de madame Octave Mirbeau.

AU MUSÉE DU LOUVRE

— Le 10 février s'est ouverte, dans les salles du Louvre autrefois réservées aux dessins, une exposition provisoire de l'école anglaise et de quelques maîtres du dix-neuvième siècle. La réorganisation des galeries néerlandaises, actuellement en cours de réalisation, et celle des salles françaises se poursuivent.

DANS LES RUINES RENAISSANTES

— M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, a confié au peintre Gilbert-Bellan la mission de retracer, en une série de toiles, les travaux de reconstruction des provinces dévastées par la guerre. Gilbert-Bellan est parti pour Arras. Il visitera Verdun, Reims, Soissons, Noyon, Saint-Quentin...

*

— L'association « l'Art de France » va constituer des portefeuilles de maquettes et projets pour tous genres d'œuvres d'art. L'un de ses représentants à Edimbourg, pourvu de ces documents, recherchera des ordres et des commandes, pour le plus grand profit de nos artistes décorateurs.

— Le ministre des Beaux-Arts vient d'accepter le legs d'un immeuble et des collections qu'y avait réunies, à Roanne, le savant archéologue Déchelette.

— Le peintre Walther Halvorsen, qui a contribué de façon si efficace à introduire dans les collections scandinaves les meilleurs peintres français, vient d'être décoré de la Légion d'Honneur.

— La galerie des Batailles, au palais de Versailles, est close. La rupture d'un vitrage qui céda sous le poids des neiges, a provoqué quelques altérations aux œuvres exposées, qu'on nettoie.

— L'énorme monument à *Mirabeau* qu'a commis M. Injalbert, membre de l'Institut, va être placé prochainement au Panthéon.

— Le dépôt des archives de Meaux vient de rentrer en possession des précieux manuscrits qu'il avait évacués sur Dijon au cours de la guerre. Pendant le trajet, un malfaiteur, lisant sur les caisses qui contenaient d'inappréciables documents les mentions « chocolat, vin de champagne, etc. », crut devoir s'en saisir. Déçu, il abandonna sa proie qu'on a retrouvée intacte en gare de Châtillon-sur-Seine.

— Les habitants de Boulogne ont réclamé l'enlèvement d'un hangar qu'a élevé l'autorité militaire contre la seule façade intéressante du vieux château servant de caserne. Aussi les militaires ont-ils élevé un second hangar contre la même façade.

— On annonce le décès du peintre de genre Victor Marec, membre hors concours de la Société des Artistes français, qui reçut le Prix du Salon en 1886.

— Expositions prochaines : Le Salon des Indépendants fermera ses portes le 29 février. — Le XI[e] Salon des Artistes décorateurs ouvrira les siennes au Pavillon de Marsan le 26 février. — Du 15 au 21 février seront exposées chez Manzi-Joyant les œuvres que vendra la Société du Salon d'Automne. — La Société Moderne exposera chez Durand-Ruel du 16 février au 7 mars. — Les galeries Georges Petit abritent jusqu'au 27 février les Aquarellistes français. — Et les galeries La Boëtie la Société du Paris Moderne. — H. Gaulet expose chez Allard, jusqu'au 29 février, ses paysages. — La galerie Druet montrera, du 16 au 27 février, les œuvres du « 1[er] groupe ».

LA COMMISSION DES BEAUX-ARTS

— La Chambre des Députés vient d'élire la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts. En sont membres : MM. Alexandre Blanc, André-Fribourg, Arago, Auriol, Aussoleil, Avril, Léon Bérard, Bouligant, Bouyssou, Bracke, Brogly, Buisson, Chabrun, Cl. Clament, P. Coutant, Daladier, Delmas, Ducos, Durand-Béchet, Escudier, Gaborit, Gaston-Deschamps, Gheusi, Groussau, Guibal, Legros, Lemire, Locquin, Marin, Maurisson, Molinié, Muller, Painlevé, Périnard, Perrolaz, Puis, Rollin, Scheer, Servain, Simyan, Thibout, Tranchand, Valière, Viala.

La Commission a choisi pour son président M. Léon Bérard, ancien ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Rappelons que le rapporteur des Beaux-Arts à la Commission des Finances est M. Rameil.

...et ailleurs

AU MUSÉE DE BRUXELLES

Un précédent *Bulletin* fournissait quelques indications sur les récentes acquisitions du musée royal de Bruxelles. Nous croyons répondre au vœu de nos lecteurs en reproduisant celles des œuvres dont nous parlions, et dont les clichés ne nous étaient pas parvenus : le triptyque de *Saint Jean-Baptiste* par A. Cleissins, les portraits des *Archiducs Albert et Isabelle*, de François Pourbus II, et les beaux revers, peints en grisaille, des volets du triptyque de *Saint Antoine de Padoue*, par Ambrosius Benson, enfin le beau Verwée, la *Gilde de Saint-Sébastien.*

Verwée. - La Gilde de St Sébastien
(Musée de Bruxelles.)

— Le président des Commissions de surveillance et des achats d'art ancien du musée, l'érudit M. Ch. L. Cardon, vient d'être créé Commandeur de l'ordre de Léopold, « en reconnaissance des services rendus à l'art ».

— La même promotion porte quelques noms également sympathiques : les peintres Théo van Rysselberghe et Fernand Khnopff reçoivent la cravate de Commandeur de l'ordre de Léopold. Les peintres Laermans et Albert Baertsoen et le statuaire Rousseau sont faits commandeurs de l'ordre de la Couronne. Le gouvernement royal ne pouvait mieux choisir.

— L'Académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique a, dans sa première séance après la guerre, comblé les vides survenus dans son sein. Elle a élu, à l'unanimité, comme membre associé, en remplacement de Georges Lafenestre, M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg et du musée Rodin, professeur à l'Ecole du Louvre.

Dans la même séance, ont été élus, au titre d'artistes, M. Aman Jean, en remplacement d'Helbronner; M: Zuloaga, en remplacement de sir Edward Poyater; M. Réné Ménard, en remplacement d'Alfred Roll.

A BALE

— Une société *Pro arte*, dirigée par de sérieux spécialistes, se fonde à Bâle, pour assurer les expertises et les ventes d'objets d'art; elle prétend garantir le commerce des œuvres d'art et constituer un véritable office qui fournirait aux collectionneurs et aux négociants les renseignements les plus certains. Tous les amis de l'art applaudiront à cette louable initiative.

Ambrosius Benson
Revers du Triptyque de l'Annonciation.
(Musée de Bruxelles. — Legs Valencia.)

DES PRIX CONSIDÉRABLES

— Une vente « sensationnelle » s'est effectuée à l'hôtel Plaza de New-York, le 14 janvier. On y dispersait plusieurs collections, dont celle de M. Arthur Emmons. Nos grands impressionnistes y étaient représentés par quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre. Néanmoins, les prix ont dépassé les prévisions les plus optimistes.

Ainsi les *Canotiers de Chatou*, de Renoir, toile qui mesure 99 centimètres sur 82, et dont nos lecteurs ont trouvé la reproduction dans un *Bulletin* récent, a « fait » 378.000 francs. Un autre Renoir, mesurant 81 centimètres sur 64, intitulé *Dans la Prairie*, a été poussé jusqu'à 392.000 francs.

Les œuvres de Claude Monet ont provoqué des enchères considérables. Citons les plus élevées : 127.400 francs pour le *Palais ducal à Venise*, 113.400 francs pour un *Waterloo Bridge* et 182.000 francs pour un *Effet de soleil à Waterloo Bridge*; 197.000 fr. pour *la Tamise;* 126.000 francs pour *le Charing Cross;* 149.000 francs pour *les Coquelicots;* 152.000 francs pour *les Glaçons*.

François Pourbus II.
L'Archiduchesse Isabelle
(Musée de Bruxelles. — Legs Valencia.)

EN ITALIE

— Pour l'exposition du « Cinquantenaire » à Rome, les partisans d'une *rétrospective* s'opposent au projet d'une exposition d'art strictement *moderne*. Un moderniste leur répond que leur rêve est vain, car l'Italie « fut un pays *sans art* durant tout le XIX^e^ siècle. » Les arguments sont sévères. Sont-ils justes?

« Les néo-classiques, en France, sont sortis de David, les romantiques de Delacroix, les préraphaélistes sont anglais, Whistler est américain, Manet français, et Degas. Et nous, en Italie? Rien. Il faut remonter à Tiepolo pour trouver le dernier peintre italien. Si nous avons eu, depuis cent ans, des artistes « intéressants », c'est tout ce que l'on en peut dire. Leur œuvre justifie-t-elle une rétrospective? J'en doute fort. » (Diego Angeli. *Giornale d'Italia.*)

Par ailleurs (Revue *Tutto*), Guido Guida félicite l'Italie artistique de s'être, en 1919, un peu émancipée de l'influence étrangère, surtout en ce qui concerne l'art décoratif et les ...idées d'Autriche. L'auteur estime que l'exposition d'art italien au Petit-Palais a été excellente « pour changer l'air des ateliers ». Il est heureux de voir le libéral Ardiuno Colasanti succéder à Corrado Ricci, à la direction générale des Beaux-Arts : (cela *semble* être un sentiment assez commun en Italie).

— A Rome, va s'ouvrir le *Théâtre de la couleur* : on y veut étroitement apparenter l'éclairage, les « valeurs » des décors et des costumes, et la psychologie des pièces représentées, pour « rendre l'action dramatique sensible à la vue ». Ainsi jouera-t-on, pour essayer, le *Voile du bonheur*, de Georges Clemenceau. Le peintre Prampolini se charge de réaliser plastiquement cette curieuse tentative.

— En cette année 1920, sera célébré le quatrième centenaire de la mort de Raphael Sanzio. Déjà on propose, à Rome, une expo-

sition où seraient réunies, sinon toutes les œuvres du peintre, tout au moins le plus grand nombre.

— Le directeur de la British School, à Rome, Dr Thomas Ashby, en un important travail, fournit des précisions remarquables, sur les fouilles d'Ostie, d'un village exhumé près de Sorrente, et sur diverses découvertes archéologiques en Sardaigne (vestiges d'un temple *nuraghi*, antérieur à la civilisation latine : on y adorait un taureau, « cousin » du minotaure crétois).

EN ANGLETERRE

— On voit depuis quelques jours dans la salle 28 de la National Gallery, un Greco, l'*Agonie au jardin*, à peine entré au musée et provenant du couvent de Las Salesas nuevas, de Madrid. Cette œuvre s'ajoute ainsi au *Christ chassant les vendeurs du Temple* et au *Portrait de Luigi Cornaro*, qui représentaient déjà El Greco à la National Gallery : « Sans aucun doute, ce tableau, a-t-il été dit dans la presse anglaise, aidera bien des gens à mieux comprendre la peinture la plus moderne. »

— Le British Institute of Industrial Art, œuvre du Board of Trade et du Board of Education, vient d'élaborer un vaste programme d'action pour favoriser le plus large essor et la plus complète diffusion de l'art appliqué national. Dès maintenant fonctionne un bureau de relations entre industriels, artistes et artisans : on prépare des expositions : textiles, poteries, verres, meubles. Ce seront des expositions-ventes. On recrute méthodiquement tous les artistes montrant une aptitude au dessin industriel. Des organismes conçus sur le même plan sont en voie de création, dans toute l'Angleterre : les dépenses de la première année sont couvertes par le Trésor. C'est là un événement significatif : une fois de plus, pouvoirs publics et décorateurs modernes français, *méditez-le*.

François Pourbus II. — L'Archiduc Albert
(Musée de Bruxelles. — Legs Valencia.)

— En faisant tomber de très anciens enduits, on a découvert, dans l'em-

brasure d'une fenêtre, à Hampton Court Palace, la signature, gravée au couteau, de Shakespeare (Sh....speare), et les experts la disent authentique. De fait, le 7 août 1606, William et sa compagnie jouèrent *Hamlet*, dans la pièce qu'éclaire cette fenêtre.

— La National Gallery vient d'entrer en possession d'un don estimable, fait par feue Lady Tate; John Hoppner : *Portrait de jeune fille dans un paysage* (Salon de la Royal Academy, en 1804; gravé par Charles Turner, la même année) ; trois toiles de Frederick Walker, et deux L. Alma-Tadema.

A. Cleissins. — Vie de saint Jean-Baptiste.
(Musée de Bruxelles. — Legs Valencia.)

— Le *Times*, traitant du « goût moyen de la peinture anglaise », constate que les peintres, outre-Manche, ont surtout peur de « faire laid ». Ils se comportent avec le public, dans les expositions, comme les invités d'un dîner de cérémonie, préoccupés de belles manières et attentifs à ne pas aborder des sujets irritants. A cette constatation, l'érudit et bien connu Sidney Colvin répond, le lendemain, que, pourtant, l'Angleterre est menacée, de plus en plus, de ce genre d'artistes et de critiques qui, en France, ne craignent rien tant que la beauté. Leur modernisme, ami des couleurs dissonnantes et des géométries insanes, n'est pas à recommander dans le Royaume-Uni. Et voilà!

— Le peintre graveur Frank Brangwyn a été élu membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

— Un groupe d'industriels fabricants de porcelaines allemandes vient de louer le palais Masshaus, à Leipzig, — antérieurement résidence de l'ex-roi de Saxe, — pour le transformer en un « palais de la porcelaine » où seront faites des expositions d'art allemand.

— Le gouvernement grec vient d'approuver des crédits pour l'établissement d'écoles d'archéologie à Rome et à Constantinople.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

CARRIÈRE AU LUXEMBOURG

Le succès de la vente des œuvres de Carrière, triomphant des vieilles hostilités, rappellera-t-il à la sagesse les ennemis de toute originalité? Le musée du Luxembourg avait organisé naguère une exposition du maître qui fut un scandale.

Les « connaisseurs » affectaient de ne rien distinguer sur les toiles exposées. L'un nettoyait obstinément le verre de son monocle. L'autre soufflait éperdûment sur la toile pour en chasser la poussière qui n'était que dans son œil. Certains époussetaient de leur mouchoir la surface peinte.

L'on traita même Carrière d'impressionniste et M. Léonce Bénédite, qui avait osé montrer les œuvres du maître, de tous les noms. Le distingué conservateur du Luxembourg, heureusement, a la foi. Il faut d'ailleurs l'avoir pour diriger, en France, un musée de peinture moderne.

SOUS LA FÉRULE DE CABANEL

Eugène Carrière fut, à l'Ecole des Beaux-Arts, l'élève de Cabanel. Cela ne se voit pas. L'honnête professeur était d'ailleurs un juge impartial et qui goûtait le vrai talent. Il appréciait grandement celui de son jeune disciple et ne le cachait pas.

Cabanel, à la « correction », s'arrêtait longuement près de Carrière. Au moment de le quitter, il avait coutume d'insinuer, timidement :

— Ne pourriez-vous pas mettre un peu de rouge sur votre palette?

Et, comme le jeune maître faisait une moue significative...

— Un peu de rouge de Pouzzoles, seulement, implorait Cabanel.

Celui-ci disparu, Carrière ne manquait pas d'affirmer énergiquement :

— Du rouge sur ma palette? Jamais!

CARRIÈRE ET L'ART APPLIQUÉ

Le maître aimait les arts décoratifs moins qu'il ne faisait la peinture. Lorsque la Société Nationale admit une section des Arts appliqués et lui donna l'hospitalité des galeries hautes du Grand-Palais, un ami de Carrière rencontra celui-ci, qui, renfrogné, lui dit :

— Vous venez de là haut? Vous avez vu la vaisselle?

CARRIÈRE POLÉMISTE.

Le brave homme qu'était Carrière était surtout un homme probe et intransigeant. Sortant un jour du Salon, et rencontrant un ami qui lui demandait son avis :

— Ces messieurs continuent leurs études, fit-il...

Le dernier nu qu'ait peint Renoir.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.